

Mon été dans le Sud

C'était le début des vacances d'été, les cours venaient de se terminer. Comme la majorité des Français, nous nous apprêtions à descendre dans le Sud pour profiter du soleil, de la plage et des retrouvailles en famille. Maman et papa semblaient contents de fuir la banlieue parisienne. Mes parents avaient retrouvé le sourire, l'énergie et l'enthousiasme à l'idée de partir en vacances dans le Sud. Pourtant, la veille du départ, ils étaient stressés. Ils nous criaient dessus pour qu'on s'active à préparer nos affaires afin que tout soit prêt le lendemain. Je n'arrivais pas trouver mes chaussures de marche. Je fouillais partout dans ma chambre.

- Il faut que tu les trouves, nous ferons de belles balades, tu verras, ça sera sympa, criait maman depuis la cuisine.

J'entendais ça depuis toujours. Tous les mois de juillet, c'était la pagaille. On retournait la maison dans tous les sens. On devait trouver nos maillots, nos chaussures de plage, les raquettes et préparer nos valises afin que le matin du départ, tout soit prêt. En plus, on devait se lever tôt car la route était longue pour arriver dans le Sud. Du haut de mes douze ans, je ne comprenais pas trop pourquoi il fallait se hâter. Je compris plus tard que c'était pour éviter les embouteillages et les grosses chaleurs. J'étais quand même triste de quitter ma maison et mes copines pendant quatre semaines. En même temps, j'étais très contente de partir vers le Sud pour revoir ma grand-mère, ma tante, mes oncles, mes cousins et mes cousines. C'était le seul moment de l'année où je pouvais les voir et c'est vrai que je m'amusais bien avec eux.

- Et voilà, c'est parti ! annonçait mon père, comme à chaque départ avant de monter dans la voiture. Le coffre était plein à craquer. Maman était stressée.

- J'espère qu'on n'a rien oublié, vous avez pris vos cahiers de vacances ?

Nous étions tassés tous les cinq dans la voiture, mes parents à l'avant, mon frère, ma sœur et moi à l'arrière. Moi, j'étais toujours au milieu, la place que personne ne voulait. Ainsi, je me dévouais, j'étais l'aînée et je devais montrer l'exemple.

J'étais censée comprendre et me comporter comme une grande, me disait maman. Qu'importe, j'étais heureuse, on était en vacances. Maman me disait aussi que j'avais de la chance.

- Tu sais, il y a tellement d'enfants qui n'ont pas la chance de partir en vacances et qui n'ont jamais vu la mer.

Je n'avais pas toujours conscience de tout ce qu'elle me disait mais je savais au fond de moi qu'elle avait raison.

Papa avait démarré la voiture. Ma mère ferma sa portière en jetant un œil derrière elle. Papa s'engouffrait dans la petite rue et je regardais la maison s'éloigner de plus en plus. Il était encore tôt, la rue était calme et il n'y avait aucun voisin dehors. Ils étaient encore endormis profitant de la grasse matinée du samedi matin. La voiture continuait de rouler et de s'éloigner de la maison et au tournant, je ne voyais plus la maison. Je regardais devant moi, les yeux fixés au loin en attendant impatiemment d'arriver dans le Sud. Chaque année, j'avais la même sensation, un mélange de joie et de tristesse, une émotion qui m'envahissait comme si quelque chose de nouveau arrivait. Pourtant, j'avais l'habitude de ces départs et je savais que dans quatre semaines, nous serions revenus, je serais bronzée et je pourrais revoir mes copines.

Nous attaquions maintenant l'autoroute du soleil qui portait bien son nom. Maman l'aurait appelée l'autoroute du bonheur si elle l'avait pu. Elle était heureuse dès qu'on arrivait sur l'autoroute.

-Enfin, l'autoroute qui mène vers le soleil et ça se mérite !

On n'était pas tout seul sur l'autoroute. On commençait notre premier embouteillage et on prenait notre mal en patience. C'était comme si tout le monde s'était donné le mot pour aller dans le Sud. En fait, c'était normal, tous ces vacanciers sur la route dans le sens dit « des départs », comme je l'entendais souvent dans les actualités à la télévision. Il y avait un sens pour les départs au début des vacances et un sens pour les retours à la fin des vacances.

La route était encore longue. Avec ma petite sœur de dix ans, on avait l'habitude de faire un petit jeu avec notre petit frère qui n'avait que cinq ans pour lui

apprendre les couleurs. Alors on décidait de compter les voitures par couleur. Moi, j'en profitais pour connaître les modèles des voitures et papa adorait me les apprendre. J'imaginai qu'un jour, moi aussi, je conduirais une belle voiture. Je commençais à imaginer laquelle ce serait. Je regardais par la vitre toutes les voitures qui nous doublaient. C'était souvent le même schéma, un couple à l'avant et deux ou trois enfants à l'arrière. Je regardais presque chaque voiture, les conducteurs, les passagers et j'imaginai leur vie. Il y avait aussi de très gros camions et des caravanes. Quand nous entrions dans la vallée du Rhône, mon père ressentait une sorte de soulagement. Pour lui, nous avions franchi la ligne entre le Nord et le Sud, comme si c'était un point de non-retour. Pour moi, c'était surtout la pause déjeuner sur une aire d'autoroute. Nous rencontrions d'autres familles et nous cherchions une place à l'ombre. Nous ouvrons la glacière et commençons par boire une boisson fraîche. Il faisait tellement chaud. Cette pause était la bienvenue. La pause déjeuner était souvent un moment pour se relâcher, souffler un peu et se sentir libérés hors des quatre portières de la voiture. Je garde encore le souvenir de ces pauses, de l'odeur des sandwiches et des sodas. Le retour à la voiture semblait toujours plus difficile. Mon père aurait aimé faire une petite sieste mais on n'avait pas de temps à perdre si on voulait arriver au plus vite. Il était le seul conducteur, maman n'avait pas son permis. Je le trouvais courageux de conduire pendant tout ce temps et j'imaginai qu'en arrivant le soir, il devait être exténué. En plus il faisait tellement chaud dans notre voiture qui n'avait pas la climatisation.

Et nous voilà repartis ! Ma petite sœur commençait à somnoler et le petit s'appuyait sur mon épaule et commençait à piquer du nez. Ma mère aussi s'était endormie. Moi, je n'arrivais jamais à dormir. Je préférais regarder le paysage, les autres voitures et je voulais tenir compagnie à papa. Je me disais qu'il devait se sentir seul. Je le regardais dans le rétroviseur et il me faisait un clin d'œil. Il restait encore beaucoup de temps avant qu'on arrive. J'étais contente de partager ce petit moment avec papa tandis que les autres dormaient. En conversant avec lui, il était détendu et le temps passait plus vite. Il me le disait souvent : « merci de me tenir

compagnie choupinette ». On s'approchait de plus en plus de notre destination. Mon petit frère et ma petite sœur s'éveillaient lentement. J'avais hâte de retrouver mes cousins, mes oncles, mes tantes et surtout ma grand-mère. J'adorais ma grand-mère, elle était si gentille avec nous. C'était l'âme de la famille, disait maman, le pilier, celle qui donnait l'équilibre à toute la famille, qui permettait ces retrouvailles, le fil conducteur en quelque sorte. Je n'ai compris le sens de ces mots que bien plus tard.

Nous entrions maintenant dans le village, situé quelque part aux alentours de Béziers. Papa roulait doucement pour arriver au bout du chemin qui s'ouvrait sur le mas familial, une grande bâtisse en pierres entourée d'oliviers centenaires. Ce n'était pas un si grand mas mais à l'époque, avec mes yeux d'enfant, je le voyais immense. Cela sentait bon les vacances, le soleil et les fêtes à venir. Papa descendit pour ouvrir le portail. Il reprit la voiture et s'avança vers l'entrée. Il se gara sur le côté à sa place habituelle. Chaque membre de la famille avait sa place attitrée. Je reconnus la voiture d'oncle Daniel. Il vivait déjà dans la région avec toute sa famille, c'était facile pour lui d'être le premier arrivé. Ma tante Céline qui vivait à Bordeaux n'était pas encore arrivée. Nous sortîmes les bagages du coffre. Oncle Daniel ainsi que son fils Stéphane étaient venus nous aider. L'accueil était chaleureux. Nous étions tous contents de nous voir. Mes cousines, les deux filles d'oncle Daniel, étaient allées faire un tour au village. Je fonçais dans la cuisine sauter dans les bras de ma grand-mère. Mon frère et ma sœur me suivirent. Comme d'habitude, Mamie était en effet dans la cuisine dans son tablier rouge. Elle était déjà aux fourneaux, prête à préparer le repas du soir. Elle était si heureuse de nous voir. Elle était tellement heureuse de voir ses petits-enfants. Elle n'arrêtait pas de le répéter en nous prenant dans ses bras et je savais qu'elle était sincère.

Maman nous appela pour qu'on s'installe et qu'on range nos affaires. On retrouvait nos petits lits dans lesquels on allait passer tout l'été. La chambre était un peu petite car on devait la partager avec nos cousins et cousines. Certains devaient dormir sur des matelas par terre. Je faisais partie de ceux-là et j'avoue

que cela ne me gênait pas. J'étais contente car cela me donnait l'impression d'avoir une vie différente. Mes cousines se battaient pour avoir le lit près de la fenêtre, moi je m'en fichais. En début de soirée, j'entendis le ronflement d'une voiture et c'était tante Céline qui arrivait enfin en compagnie de son mari et ses deux petites têtes blondes, deux vraies poupées âgées de trois et quatre ans. Elles étaient si adorables. Nous descendîmes tous pour les accueillir, entre temps, mes deux grandes cousines étaient rentrées de leur balade au village. Elles étaient un peu plus âgées que moi. Elles étaient toujours bien coiffées et maquillées et se prenaient déjà pour des grandes dames. C'était l'euphorie. J'appris qu'Oncle Gérard et sa famille n'arriveraient de Lyon que demain. Demain soir, nous serions tous au complet. Nous étions tous fatigués par le trajet. Ma grand-mère et ma mère voulaient qu'on se couche assez tôt après le dîner afin que l'on soit en forme le lendemain. Les adultes discutaient du programme des vacances, des sorties qu'on pourrait faire ensemble. Bien sûr, chacun était libre de faire ce qu'il voulait. Moi, je voulais faire plein de balades dans la garrigue, aller à la plage et faire des pique-niques et surtout ne pas rater les feux d'artifice du quatorze juillet. Pour la plage, mes deux cousines étaient toujours d'accord, par contre pour les randonnées beaucoup moins. J'étais contente d'être là avec ma famille, du moins la famille de ma mère. Mon père s'y accommodait très bien. Il était heureux d'être là dans le sud. Papa avait trouvé sa place parmi les gens du Sud. Il était fils unique et je crois que cela lui faisait plaisir de voir ses beaux-frères et belles-sœurs. Mon oncle Daniel le surnommait l'Alsacien, il se moquait toujours de lui et de son accent de l'Est. Il n'y avait aucune méchanceté, juste de la sympathie. Pour oncle Daniel, le sudiste, on était « les Parisiens », la famille d'Oncle Gérard, « les Lyonnais » et celle de Tante Céline « les Bordelais ». On se comprenait ainsi. Oncle Daniel et sa famille étaient les seuls à avoir l'accent du Sud, cet accent chantant qui rappelle le soleil et les vacances. Je me disais que cela devait être bien de vivre sous le soleil du Sud toute l'année. Mes cousines allaient souvent à la plage et étaient toujours bronzées.

L'été passait très vite, rythmé par des soirées au clair de lune sous le ciel étoilé. Tous les soirs, nous dînions dehors dans le jardin après un apéritif très festif, parfois sous le mûrier, d'autres fois sous les glycines. Derrière le mas il y avait aussi un énorme cèdre majestueux que j'adorais. Mes cousines y étaient souvent dessous paressant sur leurs chaises longues tandis qu'à côté mes oncles jouaient à la pétanque. J'aimais cette ambiance joyeuse, cette lumière douce, le bruit des verres qui s'entrechoquaient, l'odeur du barbecue, les rires de mes cousines, les blagues d'oncle Daniel... Ces moments sont pour moi inoubliables, gravés à jamais dans ma mémoire. Ils contrastaient avec toute la période de l'année à Paris où après l'école, on faisait nos devoirs, on dînait puis on se couchait tôt, la routine de la vie quotidienne. Maman et papa, fatigués par le travail, nous pressaient pour aller au lit afin qu'ils puissent profiter de leur repos. Ici dans le Sud, en été, tout nous semblait permis nous pouvions nous coucher tard. Nous pouvions déguster toutes sortes de glaces et de sucreries sans entendre maman crier comme pendant tout le reste de l'année.

- Attention, ne mangez pas trop de sucreries, vous allez avoir des caries, et il faudra que je prenne un rendez-vous chez le dentiste.

Cela me faisait du bien de ne pas entendre maman crier. Elle était occupée à discuter avec mamie, ses frères et sa sœur. Ils étaient si contents de se retrouver. Ils étaient dispersés aux quatre coins de la France et c'était pour eux un moment de jouvence de retrouver la maison de leur enfance.

Aujourd'hui, j'ai déjà quarante-trois ans. Je roule sur l'autoroute du soleil. J'ai pris le volant après la pause déjeuner sur une aire d'autoroute dans la vallée du Rhône. Mon mari ou plutôt mon partenaire car nous ne sommes pas mariés, avait conduit toute la première partie du trajet et moi j'avais décidé de conduire la deuxième partie. Je roule sur cette autoroute que je connais par cœur. Je l'emprunte chaque année depuis que je suis toute petite mais maintenant, c'est moi qui conduis. Mes deux enfants âgés de huit et dix ans sont derrière, les yeux rivés sur leurs tablettes après s'être chamaillés pendant une heure. C'est vraiment

bien les tablettes, ça calme un moment. Nous avons eu la bonne idée de leur faire ce cadeau à Noël. Mon partenaire à côté sur le siège passager se détend, heureux d'avoir laissé le volant et d'avoir enfin les mains libres pour tapoter sur son smartphone. Je me souviens de ces longs trajets en voiture avec mes parents dans notre voiture sans climatisation. Mon père était seul à conduire et je ne voulais pas être comme ma mère, je voulais soulager mon partenaire en conduisant sur une partie du trajet. A l'époque nous n'avions pas de tablette ni de smartphone, on regardait les voitures, on les comptait par couleur et on chantait des chansons. Cette autoroute n'a pas changé. Ma sensation est toujours la même, cette impatience d'arriver jusqu'au mas familial retrouver ma mère, mon frère, ma sœur et leurs conjoints pour passer ensemble tout l'été. L'Occitanie nous attend.

A l'époque l'Occitanie n'existait pas, on allait tout simplement dans le Sud. Aujourd'hui, on va toujours dans le Sud mais plus précisément en Occitanie. J'adore ce nom. Je le trouve romantique, on dirait un prénom de fille. Mon frère va nous présenter encore une nouvelle compagne tandis que ma sœur divorcée a retrouvé un nouveau compagnon et attend son deuxième enfant. L'époque a changé, on n'est pas tous mariés comme les familles modèles, ce qui désole ma mère. Elle a eu du mal à comprendre le divorce de ma sœur, les différentes conquêtes de mon frère et ne comprend ce que veut dire partenaire de PACS.

- Qu'est-ce que c'est que ce PACS, pourquoi vous ne vous mariez pas ? Me répète souvent ma mère.

Je n'arrête pas de lui dire que l'époque est différente. C'est comme ça aujourd'hui, on est libres de faire ce qu'on veut.

Je pénètre le petit chemin qui mène au mas et mon cœur se remplit de joie comme à l'accoutumée. Tous mes soucis sont restés à Paris et je me sens légère. Je suis heureuse de profiter de ces vacances bien méritées, de discuter avec mon frère et ma sœur que je ne vois pas beaucoup. Chacun a sa vie. Mon frère a passé beaucoup de temps à l'étranger et ma sœur a déménagé plusieurs fois. Ces moments sont alors précieux pour moi. Il n'est pas question qu'on se dispute, qu'on se juge ou qu'on se donne des leçons. Ma mère est dans la cuisine, en train

de préparer le repas du soir. Mon père est dans le jardin, toujours les mains dans la terre. Ils sont maintenant à la retraite et ont décidé de vivre dans le Sud, ils ont acheté une maison pas très loin du mas familial pour pouvoir venir souvent afin de l'entretenir et préparer notre arrivée l'été. Oncle Daniel, toujours dans le Sud qu'il n'a jamais quitté, ronchonne encore sur le nouveau découpage administratif de l'Occitanie. C'est un vrai homme du Sud et me taquine souvent.

- Tu as fait comme ta mère, tu t'es trouvé un gars du Nord !

En effet, mon partenaire est de Dunkerque. Il est toujours content de venir passer l'été dans le Sud. Qui ne le serait pas ? Mes deux cousines sont également présentes en compagnie de leurs maris et progénitures. Elles habitent toujours dans la région et ont gardé leur fort accent. Elles sont toujours bien coiffées et maquillées. Leur frère, mon gentil cousin Stéphane vit maintenant à Nantes. Il vient tous les étés voir sa famille mais on ne se croise pas toujours au mas n'ayant pas les mêmes créneaux de vacances. Il a aussi besoin de ce retour aux sources et sur ce plan, on se comprend. Tante Céline, je ne la vois plus beaucoup, elle est toujours à Bordeaux et très occupée en tant que mamie à temps plein. Quant à Oncle Gérard, toujours à Lyon, il se déplace beaucoup moins maintenant avec l'âge et ses enfants lui rendent visite l'été. Ma mère est heureuse de nous voir, elle souhaite profiter de ses petits-enfants qu'elle ne voit pas souvent. Elle vient rarement à Paris et se dit contente de ne plus vivre dans la capitale.

- Paris n'est plus une ville pour moi. Ce n'est pas une ville pour les retraités mais pour les jeunes actifs comme vous. Je suis bien mieux ici.

Ma mère allait bientôt avoir soixante-dix ans. Cela faisait environ huit ans qu'elle avait rejoint sa terre natale, elle a réussi à emmener mon père qui ne s'est pas laissé longtemps convaincre. Comme leurs enfants n'étaient plus à la maison, ils avaient décidé d'aller passer leur retraite dans le Sud. Cela lui a permis d'être plus près de sa mère et de profiter de ses derniers instants avec elle et de pouvoir gérer la succession du mas. Ce mas est toujours là, solide comme un roc, prêt à recevoir toute la famille, il y a du monde qui y passe toute l'année.

- Finalement, je vois plus de monde qu'à Paris, dit ma mère. En plus en étant dans le sud, tout le monde a envie de venir, ne serait-ce que pour profiter du soleil et de la plage.

Elle avait raison. Mes parents ont eu raison de s'installer en Occitanie. Ils semblent plus détendus et je suis contente pour eux, mon père avec son bout de jardin et ma mère dans sa cuisine pour préparer les confitures. Les visiteurs repartent toujours avec un bocal de confiture fait-maison.

Ma mère est un vrai cordon bleu. Cela se voit plus dans le Sud car elle prend plus le temps. A Paris, elle était toujours fatiguée après le travail pour préparer des bonnes choses. Pendant l'été, tout le monde comptait sur elle. Elle avait toujours une idée en tête, un plat pour nous surprendre. Elle le faisait avec plaisir. Il faut dire que l'ambiance comptait également, les choses n'ont pas les mêmes saveurs en déjeunant dehors détendus sous les glycines.

Aujourd'hui, nous sommes réunis au mas. Je suis toujours heureuse de revoir le mas de mon enfance. C'est mon petit refuge loin des tempêtes parisiennes. Je dois préparer la tarte aux abricots que ma mère m'a apprise. Je dois perpétuer la tradition et être à la hauteur. Elle doit avoir le même goût que celle de mon enfance. J'espère qu'elle sera réussie. Je la déposerai délicatement sur la table dehors sous les glycines au moment du dessert tout en faisant comprendre lourdement que c'est moi qui l'ai faite et tout le monde m'applaudira. Quelle joie ! La joie est toujours là dans le Sud mais la tristesse aussi de ne plus voir ma grand-mère. Mes souvenirs d'enfance sont intacts et je souhaite que mes deux enfants encore petits aujourd'hui ressentent ce bonheur que j'ai toujours connu et perpétuent cette tradition de toujours venir dans le sud en été. C'est ici dans ce mas familial que j'ai compris vraiment la définition du mot famille.